

# LE SYMBOLISME DU POISSON DANS LE CHRISTIANISME ANCIEN

Régis Courtray

Université Toulouse II - Jean Jaurès  
(PLH-CRATA - EA 4601)

**L**E POISSON est l'un des symboles principaux du christianisme ancien, représentant notamment le Christ, au même titre que d'autres figures, comme le monogramme, l'agneau ou, plus tard, la croix. Ce symbole, qui paraît a priori simple, est toutefois beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît et ses significations sont multiples. Nous nous proposons de l'étudier ici en nous appuyant sur les témoignages – textes et images – du christianisme des premiers siècles. Auparavant toutefois, un rapide détour s'impose d'une part vers les autres civilisations de l'Antiquité et, d'autre part surtout, vers la Bible.

Le poisson, destiné à devenir l'une des représentations du christianisme, a joui, dès avant l'ère chrétienne, d'une réputation religieuse incontestable. Chez les peuples indo-européens, le poisson, emblème de l'eau, était un signe de fécondité et de sagesse ; caché dans les profondeurs de l'Océan, il est pénétré par la force sacrée de l'abîme. Le poisson a encore servi de nourriture sacrée dans nombre de religions, y compris dans le judaïsme comme on le verra plus loin ; ainsi, dans le domaine syrien, les prêtres de la déesse Atargatis se sanctifiaient par la manducation de saints poissons, nourriture sacrée qui leur était réservée.

Dans la Bible, le poisson est présent, dès l'Ancien Testament. Deux mots servent à le désigner : *dag* (ἰχθύς, « poisson ») et *tannin* (κῆτος, « gros poisson, monstre marin ») ; il est, la plupart du temps, évoqué de manière générale et sans entrer dans des considérations d'espèces spécifiques. Il fait partie des animaux créés par Dieu au quatrième jour (*Genèse* 1, 20-21). Dans le *Lévitique*, on trouve des règles alimentaires distinguant les poissons que l'on peut manger de ceux qu'il est interdit de consommer : seuls sont autorisés les animaux aquatiques à écailles (*Lévitique* 11, 9-12). Par ailleurs, comme c'est le cas pour l'ensemble des animaux, la Bible hébraïque interdit de représenter les poissons ; le sens de cet interdit est clair : en représentant des éléments naturels, il y a le risque que l'homme les adore pour eux-mêmes et tombe ainsi dans l'idolâtrie (*Exode* 20, 2-5 ; *Deutéronome* 4, 16-18). De manière plus symbolique, le poisson est évoqué chez les prophètes ; ainsi, dans une vision, Ézéchiël aperçoit un fleuve d'eau vivifiante qui jaillit du Temple et qui rend même la mer Morte saine et poissonneuse (*Ézéchiël* 47, 8-10) : les symboles de l'eau vive et du poisson manifestent le retour à la vie, et la présence de pêcheurs le long de cette rivière a pu faire dire que le poisson serait la nourriture des bienheureux dans le Royaume de Dieu. Le poisson intervient enfin comme un motif important dans deux livres de l'Ancien Testament. Dans le *livre de Tobie*, le poisson pêché sur les recommandations de l'ange Raphaël permet à Tobie, grâce à ses entrailles, non seulement de délivrer sa femme Sarra de la malédiction pesant sur elle – qui provoquait la mort de tous ses préten-

dants –, mais aussi de guérir son père Tobit de sa cécité. L'autre récit est celui du prophète Jonas, qui, fuyant l'ordre de Dieu d'aller prêcher à Ninive, s'embarque sur un navire ; alors qu'une tempête menace d'engloutir le bateau, Jonas, reconnaissant l'origine divine de l'événement, se désigne comme responsable, et l'équipage le jette à la mer ; il est alors avalé par un gros poisson ; après trois jours et trois nuits passés dans le ventre de la bête, le poisson le rejette vivant sur le rivage, et Jonas accomplit alors sa mission.

Le poisson est particulièrement présent dans le Nouveau Testament. En appelant ses premiers apôtres Simon (Pierre) et André, puis Jacques et Jean, Jésus s'adresse à des pêcheurs du lac de Galilée : « Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (*Matthieu* 4, 18-20 ; *Marc* 1, 16-20 ; *Luc* 5, 1-11). On trouve également l'épisode de la pêche miraculeuse où, sur l'ordre de Jésus, ses disciples lâchent leurs filets et capturent une très grande multitude de poissons (*Matthieu* 4, 21-22 ; *Luc* 5, 4-7). À deux reprises encore, Jésus multiplie pour la foule des pains et des poissons (première multiplication : *Matthieu* 14, 13-21 ; *Marc* 6, 30-44 ; *Luc* 9,10-17 ; *Jean* 6, 1-13 ; deuxième multiplication : *Marc* 8, 1-9 ; *Matthieu* 15, 32-39). Plus surprenant est l'épisode où Pierre, à la demande de Jésus, pêche un poisson dans la bouche duquel il trouve un statère pour payer l'impôt du didrachme (*Matthieu* 17, 24-27). Enfin, le poisson est par deux fois présent dans des récits d'apparition de Jésus après sa résurrection : dans l'évangile de Luc, pour prouver qu'il est bien ressuscité dans sa chair, Jésus mange devant ses apôtres un morceau de poisson grillé (*Luc* 24, 41-43) ; dans l'évangile de Jean, Jésus apparaît encore aux apôtres qui pêchaient :

« Une fois descendus à terre, ils aperçoivent, disposé là, un feu de braise, avec du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : “Apportez de ces poissons que vous venez de prendre.” Alors Simon-Pierre monta dans le bateau et tira à terre le filet, plein de gros poissons : cent cinquante trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : “Venez déjeuner.” Aucun des disciples n'osait lui demander : “Qui es-tu ?”, sachant que c'était le Seigneur. Jésus vient, il prend le pain et il le leur donne ; et de même le poisson » (*Jean* 21, 9-13).

Après ce rapide tour d'horizon biblique, venons-en à présent aux principales valeurs symboliques du poisson dans les premiers siècles du christianisme.

## LE SYMBOLE PALÉOCHRÉTIEN DU POISSON, ICHTHUS

**A**U DÉBUT du christianisme, le poisson a servi de signe de reconnaissance aux premiers chrétiens persécutés par les autorités romaines. À cause des dangers qu'encourait la nouvelle religion, il était impossible de représenter le Christ, et le symbole du poisson a permis d'exprimer la foi chrétienne, à une époque où la croix était encore considérée comme un supplice infamant. On s'est alors servi du mot grec « poisson » (ἰχθύς, *ichthys*) pour composer un acrostiche où chacune des lettres formait les initiales d'une formule de proclamation de foi : « Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur », ΙΗΣΟΥΣ (Iesous) ΧΡΙΣΤΟΣ (Christos = Oint, Messie) ΘΕΟΥ (Theou) ΥΙΟΣ (Huios) ΣΩΤΗΡ (Sôtèr).

L'ichthus eut un succès considérable. Dans une culture où le grec était la langue internationale et dans un climat de persécution latente, ce symbole du Christ et des chrétiens permettait d'être un signe de reconnaissance entre les fidèles. Cet acrostiche se rencontrait notamment sur des épitaphes, mais a perduré plus largement. Encore au V<sup>e</sup> siècle, Quodvultdeus témoignait de la survivance de ce symbole chrétien :

« IXΘΥΣ – *piscis* (poisson) en latin –, selon ses lettres sacrées, a été interprété par nos ancêtres [...] comme étant *Iesus Christos Theou Huios Sôter*, c'est-à-dire : Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur » (*Livre des promesses* 2, 39, 90).

Dans la *Cité de Dieu* (XVIII, 23), Augustin donne la traduction latine d'une prophétie de la Sibylle d'Érythrée qu'il aurait lue, relative au Jugement dernier, et qui contenait un acrostiche beaucoup plus développé encore<sup>1</sup> :

« Dans ces vers latins, traduits du grec comme on a pu, le sens que forme la réunion des lettres initiales n'a pas pu apparaître, parce que, là où le grec met un Y (*upsilon*), on n'a pas pu trouver de mots latins commençant par cette lettre et correspondant à l'énoncé. C'est le cas de trois de ces vers, le cinquième, le dix-huitième et le dix-neuvième. Si cependant nous réunissons les lettres initiales de chaque vers en supprimant celles de ces trois vers pour leur substituer le Y, comme il s'y trouvait réellement, nous trouvons exprimé par cinq mots, grecs et non latins, ce sens : "Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur". Ce texte comporte 27 vers, nombre qui est le cube de 3. Car 3 fois 3 font 9 ; et 9 multiplié par 3, pour élever la figure de largeur en hauteur, fait 27. D'autre part, de ces cinq mots [...], si l'on réunit les premières lettres, on aura *ichthus*, "poisson". »

À côté de l'acrostiche, le poisson, comme symbole chrétien et symbole du Christ, a été l'une des premières images de l'art paléochrétien. On en trouve des représentations sur des épitaphes, des mosaïques, des peintures, des anneaux, des coupes de verre, des lampes à huile en terre cuite ou en bronze (parfois en forme de poisson), des sceaux, des pierres semi-précieuses, etc. Dans le *Pédagogue*, écrit vers la fin du II<sup>e</sup> ou au début du III<sup>e</sup> siècle, Clément d'Alexandrie donne la liste des symboles que les fidèles pouvaient faire figurer sur leurs sceaux ou leurs bagues ; parmi eux se trouve le poisson :

« Ayons donc des anneaux portant la colombe ou le poisson, ou le navire qu'une brise rapide emporte, ou la lyre musicale dont faisait usage Polycrate, ou l'ancre nautique que sculptait Seleucus » (*Le pédagogue* 3, 2).

Il reste toutefois difficile de dire lequel des deux, de l'acrostiche ou de la représentation du poisson, apparut en premier : soit le mot *ichthus* a donné lieu à sa représentation graphique, soit on aurait dessiné le poisson que l'on aurait ensuite pris comme symbole du Christ, parce que les premières lettres du mot formaient l'acrostiche *ichthus*.

## LE POISSON, SYMBOLE DU SALUT

**L**E POISSON apparaît comme symbole du salut et particulièrement comme image de l'homme converti et sauvé. On retrouve là l'influence évangélique, où la mission des apôtres et celle du Christ est représentée comme une pêche. Les hommes gagnés à l'Évangile sont donc comparés à des poissons, tirés des eaux de la mort et appelés à la vraie vie. Ce symbolisme est fréquemment cité par les Pères de l'Église. Augustin écrit ainsi : « Le pêcheur (*piscator*) a jeté ses filets, le pêcheur (*pecca-*

<sup>1</sup>En réalité, ce texte est un pseudépigraphe, sans doute rédigé au II<sup>e</sup> siècle à des fins apologétiques. Augustin le présente comme une véritable prophétie, soit qu'il ignore son origine réelle, soit qu'il feigne de l'ignorer.



Inscription de Licinia Amias (début III<sup>e</sup> siècle,  
Musée des Thermes de Dioclétien, Rome)

tor) a reçu la grâce » (*Sermon* 87) ; Grégoire de Nazianze atteste également : « (Le Christ) a voulu se faire pêcheur afin de tirer de l'abîme le poisson, c'est-à-dire l'homme qui nage dans les eaux inconstantes et périlleuses de la vie » (*Discours* 21, 1). Développant le paradoxe d'une pêche qui donne la vie, Cyrille de Jérusalem affirme : « Jésus vous prend à l'hameçon, non pour vous faire mourir, mais pour que vous naissiez à une vie nouvelle » (*Procathechum* 4). Car, selon Clément d'Alexandrie, la mer où nagent les poissons est celle du péché : « Divin pêcheur d'hommes, tu sauves les poissons qui nagent dans la mer du vice, et tu les retires de l'onde ennemie » (*Hymne au Christ Sauveur* 24 ss.) ; ou encore : « Pêcheur des hommes que tu viens sauver, sur la mer du vice, tu prends les poissons purs de la vague hostile, tu les mènes à la vie bienheureuse » (*Le pédagogue* 101).

C'est dans l'esprit de cette image que les premiers écrivains chrétiens ont interprété les cent cinquante-trois poissons pris dans les filets des apôtres lors de la pêche miraculeuse qui suit la résurrection, un nombre qui, pour eux, reçoit une signification symbolique.

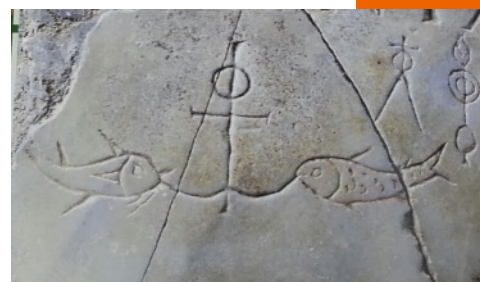
— Selon Augustin (*122<sup>e</sup> Homélie sur l'Évangile de Jean*), le nombre 153 trouve son explication dans le nombre qui est à sa racine, 17 : ce nombre est en effet l'addition de 10 et de 7 ; or, 10 est le nombre de la Loi (donnée en dix commandements) ; le chiffre 7 celui de l'Esprit (les 7 jours de la création, les 7 dons de l'Esprit...) ; le nombre 17 proclame dès lors que l'homme est incapable par ses seules forces d'observer les commandements de Dieu et qu'il a besoin pour cela de l'aide de l'Esprit. Or, en ajoutant les 17 premiers nombres (1 + 2 + 3 + ... + 17), on obtient 153. Il s'agit, pour Augustin, du « chiffre mystérieux des fidèles et des saints qui seront avec le Seigneur dans les splendeurs du ciel ». L'évêque d'Hippone explique toutefois qu'il n'y aura pas que 153 saints qui ressusciteront à la vie éternelle : ce nombre est symbolique et désigne « les milliers innombrables que Jean a vus revêtus de robes blanches (cf. *Apocalypse* 7, 9) ».

— À cette première explication, Augustin en ajoute une seconde (*ibidem*). On peut également comprendre 153 comme le résultat de l'opération suivante :  $(50 \times 3) + 3$ . Le chiffre 3 représente ici la Trinité et le nombre 50 l'Esprit (cf. la Pentecôte). Par ailleurs, 50 est le carré de 7 (nombre de l'Esprit), auquel est ajouté le chiffre 1, qui indique qu'unique est l'Esprit se manifestant dans cette opération. Augustin interprète cette pêche miraculeuse comme celle qui, à la fin des temps, fera réussir le projet de Dieu : « rassembler dans l'unité tous les enfants de Dieu dispersés » (cf. *Jean* 11, 52).

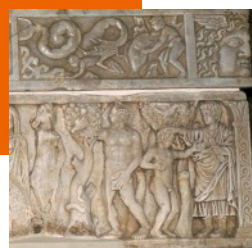
— Le pape Grégoire le Grand propose quant à lui le calcul suivant pour parvenir à 153 :  $[3 \times (10 + 7)] \times 3 = 51 \times 3 = 153$  (*Homélie* 24). La somme de  $10 + 7$  reprend la symbolique indiquée par Augustin ; le nombre 51 est celui de l'année jubilaire dans l'Ancien Testament (année qui suit une période de 50 ans), pendant laquelle le peuple entier se repose de tout travail. Or, le vrai repos ne peut se faire qu'en Dieu-Trinité, d'où la multiplication de 51 par 3, qui donne 153, « la somme totale des élus dans la patrie céleste, que figure ce nombre de 153 poissons ».

— Jérôme, quant à lui, comprend plus simplement le nombre 153 comme l'universalité de l'humanité (*Commentaire sur Ézéchiel* XIV, 47, 12) : selon lui, les zoologistes grecs connaissaient au total 153 variétés de poissons. Le nombre 153 signifierait dans ce cas l'universalité de l'Église, toutes les nations de la Terre pris dans les filets de Pierre et dans sa barque, symbole de l'Église, recueillant l'humanité tout entière pour la mener au Christ.

Dans l'iconographie paléochrétienne, le poisson comme symbole de l'homme sauvé est fréquent. Ainsi, dans les catacombes de Domitille à Rome, on trouve deux poissons gravés accrochés à une ancre marine transformée en hameçon et en forme de croix : il s'agit d'une représentation des hommes pêchés par le Christ et parvenant grâce à lui au port du salut.



Catacombes de Sainte Domitille, Rome



Sarcophage du Mas d'Aire (Aquitaine)

La scène de Tobie pêchant un poisson, associée au récit de Jonas englouti par un monstre marin, se trouve quant à elle représentée sur un sarcophage d'Aquitaine du IV<sup>e</sup> siècle. Cet épisode faisait également partie, chez les premiers chrétiens, des figures du salut octroyé par Dieu à ses fidèles – le poisson de Tobie apportant soulagement et guérison.

Si, dans les textes précédents, le poisson pêché était la figure du croyant sauvé par le pêcheur qu'est le Christ (ou ses apôtres), il fut également pris comme symbole du Christ sauveur dès la fin du II<sup>e</sup> ou le début du III<sup>e</sup> siècle. De fait, puisque les hommes sont des poissons dans la mer de ce monde, alors le Christ qui a pris chair humaine est aussi le Poisson par excellence. Dans la suite du passage de la *Cité de Dieu* que nous avons cité plus haut, Augustin dit, à propos de l'*ichthus*, qu'il s'agit du « nom symbolique du Christ qui, de l'abîme de cette mortalité semblable aux profondeurs des eaux, a pu demeurer vivant, c'est-à-dire sans péché » (*Cité de Dieu* XVIII, 23). Il parle ailleurs des apôtres comme des « ambassadeurs du grand Poisson qu'est le Christ » (*83 questions diverses* 61, 4). De même, à propos du poisson pêché par Pierre, ayant un statère dans la bouche, Origène, explique que « dans ce poisson était en figure celui que nous appelons le Poisson » (*Commentaire sur Matthieu* 13, 10) : le Christ-Poisson se trouve ici figuré par le statère, qui accomplit symboliquement le rachat du croyant et son affranchissement de la loi. Sur une inscription romaine du III<sup>e</sup> siècle (voir p. 35), on lit, au-dessus de deux poissons entourant une ancre, la formule *Ichthus zôntôn*, « le Poisson des vivants », formule désignant le Christ procurant la vie éternelle aux croyants.

Le poisson est en particulier l'image du salut apporté par le Christ dans sa Passion. Quodvultdeus, évêque de Carthage au V<sup>e</sup> siècle, fait ainsi le parallèle entre le poisson pêché par Tobie, dont les entrailles permettent de mettre en fuite les démons et de guérir les maladies, et le Christ qui, par sa Passion, guérit les âmes repentantes :

« Ce qu'il y a de mystérieux, c'est que les entrailles du poisson ont à la fois chassé le démon et rendu la vue à Tobit. Voilà bien ce qu'a accompli le grand Poisson, le Christ, par l'effet de sa Passion : il a guéri Marie [Madeleine] de qui il chassa sept démons (*Luc* 8, 2), il a ôté de même le désespoir à l'âme captive. Même quand cette âme est tourmentée par sept esprits plus mauvais (*Matthieu* 12, 45), elle ne peut pas ne pas être purifiée et guérie par le foie de notre Poisson, à condition de revenir repentante, de comprendre quels sont ces esprits malins chassés loin d'elle, et de se tenir en garde contre de tels ennemis » (*Livre des promesses* 2, 39, 90).

Au même siècle, Faust de Riez, voit dans le poisson grillé, offert par les apôtres à Jésus après sa résurrection, l'image de la Passion du Christ :

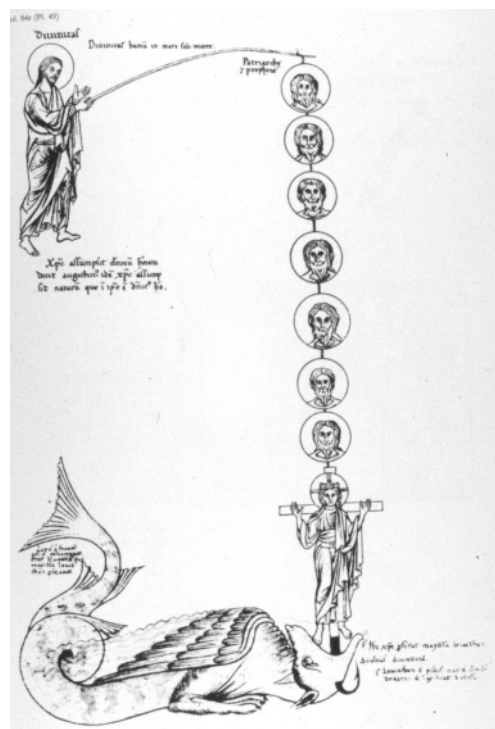
« “(Les apôtres) offrirent (au Christ) un morceau de poisson grillé et un rayon de miel” (*Luc* 24, 42). Offrons toujours cela et que cette offrande soit toujours trouvée chez nous. Car de cette offrande, lui-même se délecte, parce que, dans cette nourriture, est contenue notre foi. En elle, il y a la passion et la résurrection du Christ. De fait, parce que nous souffrons de sa passion et que nous nous réjouissons à l'inverse de sa résurrection, nous lui offrons naturellement le poisson grillé pour sa passion et un rayon de miel pour sa résurrection. [...] À chaque fois que les prédicateurs voient un poisson placé sur des charbons et du pain, ils se souviennent de la passion du Christ, ils oublient la peine, la fatigue et toutes leurs difficultés. Car qu'est-ce que le poisson grillé sur des charbons sinon le Christ ayant souffert sur la croix ? Qu'est-ce que le pain sinon la prédication évangélique ? » (*Homélie*, 3e férie après Pâques).

Une image plus tardive s'est faite jour, toujours liée à la pêche : le Christ pêcheur du diable et de la mort. Dans cette image, le Christ devient, par son incarnation, la proie du diable (ou de la mort) qui, voulant s'emparer de lui pour le tuer, mord en fait comme à l'hameçon qui entraînera sa perte. C'est ce thème que l'on trouve dans le commentaire spirituel que Jérôme fait de la scène où le gros poisson (symbole de mort) engloutit Jonas (figure du Christ) :

« La Mort veut me dévorer pour vous tuer en même temps. Elle ne s'aperçoit pas qu'elle est en train de saisir en quelque sorte un appât à l'hameçon et que ma mort va la faire mourir » (*Sur Jonas* 1, 12).

Cette image du Christ-hameçon fut reprise au Moyen Âge. S'inspirant d'un verset du livre de Job relatif au Léviathan<sup>2</sup>, Herrade de Landsberg propose, dans son *Hortus deliciarum*, l'image d'un Christ à la fois pêcheur et hameçon, prenant au piège de sa Passion le monstrueux roi de la mer.

Miniature de l'*Hortus deliciarum* de Herrade de Landsberg (1167-1185)



<sup>2</sup>Job 40, 25 : « Tireras-tu Léviathan avec un hameçon ? Et lui serreras-tu la gorge avec un cordeau ? »

Ces témoignages nous entraînent vers une autre symbolique du poisson, figurant cette fois la mort ou le diable. C'est cette image que l'on trouve notamment dans le livre de Jonas. Le gros poisson dans le ventre duquel le prophète est englouti trois jours consécutifs sur ordre de Dieu est perçu comme le diable (ou la mort) qui s'empare de Jésus (préfiguré en Jonas) au moment de sa Passion, avant de le recracher trois jours plus tard, lors de sa résurrection. C'est bien ce que Jésus lui-même avait affirmé :

« Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, et de signe, il ne lui sera donné que celui du prophète Jonas. De même, en effet, que Jonas fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits » (*Matthieu 12, 39-40*).

S'appuyant sur cette parole, les écrivains chrétiens ont lu dans les mésaventures du prophète sur la mer, une annonce de la mort et de la résurrection du Christ ; Jérôme écrit ainsi à propos de Jonas :

« Ô mort, tu as dévoré, puis tu as été dévorée ; alors que tu es alléchée par l'appât du corps que (le Christ) a assumé, alors que ta gueule avide s' imagine saisir une proie, tes entrailles sont crevées comme par la morsure d'un hameçon ! » (*Lettre 60, 2*).

Dans l'iconographie, cette relecture spirituelle de Jonas a rencontré un riche succès ; on la trouve dès l'Antiquité jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle au moins, comme l'attestent deux tapisseries de l'abbaye de la Chaise-Dieu, qui mettent en parallèle Jonas englouti par le poisson et la mort de Jésus sur la croix, puis Jonas recraché par le poisson et la résurrection.



Tapissertes de la Chaise-Dieu (Haute-Loire), XVI<sup>e</sup> siècle



Catacombes des saints Pierre et Marcellin, Rome



## LE POISSON, SYMBOLE BAPTISMAL

DANS LE christianisme ancien, le symbole du poisson est encore associé au baptême. Il faut dire que les premiers chrétiens avaient gardé la pratique de baptiser dans l'« eau vive » (dans une rivière, une source voire dans la mer). Le chrétien, naissant de l'eau baptismale, est ainsi naturellement comparé à un poisson vivifié par l'eau baptismale. On retrouve là la parole de Jésus appelant des pêcheurs pour en faire ses disciples : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes » (*Matthieu* 4, 18-19).

L'illustration la plus connue en est donnée par Tertullien, dans son *Traité du baptême*, qui décrit ainsi le baptême chrétien :

« Nous, petits poissons (*pisciculi*), qui tenons notre nom de notre *Ichthus*, Jésus Christ, nous naissons dans l'eau et ce n'est qu'en demeurant en elle que nous sommes sauvés. [...] Le meilleur moyen de faire mourir ces petits poissons, c'est de les sortir de l'eau » (*Traité du baptême* I, 1).

Si l'eau devient ici – de manière plus logique – le milieu naturel dans lequel vivent les poissons, c'est qu'elle représente l'eau du baptême qui offre la vie aux croyants régénérés dans le Christ. Cyprien de Carthage dit de même : « C'est dans l'eau que nous renaissions, à l'image du Christ, notre Maître, le Poisson. » Ambroise reprend cette même symbolique, en comparant le chrétien rené dans les eaux du baptême aux poissons créés par Dieu lors de la création du monde :

« Tu as lu à propos des eaux : “Que les eaux produisent des animaux, et il est né des animaux” (*Genèse* 1, 20). Ceux-là sont nés au début de la création, mais il t'a été réservé que les eaux te régénèrent par la grâce, comme elles ont engendré les autres (êtres vivants) à la vie terrestre. Imite ce poisson, qui a reçu une moindre faveur. Pourtant il doit être pour toi une merveille. Il est dans la mer et il est au-dessus des vagues. Il est dans la mer, les vents violents sifflent, mais le poisson nage, il ne coule pas, parce qu'il a l'habitude de nager. Pour toi, à ton tour, la mer, c'est ce monde. Elle a des courants divers, de grosses vagues, des tempêtes furieuses. Sois, toi aussi, un poisson, pour que la vague du monde ne t'engloutisse pas » (*De sacramentis* 3, 3).

Optat de Milève, au IV<sup>e</sup> siècle, fait également une exégèse baptismale de la scène du poisson pêché par Tobie :

« C'est ce poisson qui, dans le baptême, par l'invocation, est introduit dans les eaux baptismales, si bien que ce qui n'était que de l'eau prend aussi le nom de piscine, qui vient de *piscis*, le poisson. [...] Cette piscine qui, dans toute l'Église catholique, à travers toute la terre, pour la vie du genre humain, regorge d'eaux salvatrices... » (*Traité contre les donatistes* III, 2).





Bassin du baptistère de l'église byzantine de Vitalis (VI<sup>e</sup> siècle), Sbeitla, Tunisie

Ce dernier texte est digne d'un double intérêt. Il propose d'abord un rapprochement entre Tobie et le baptême, que l'on retrouve, par exemple, sur le sarcophage du Mas-d'Aire (voir p. 36) : l'épisode du poisson pêché y surplombe une scène de baptême par imposition des mains. Par ailleurs, Optat introduit un lien étymologique entre *piscis*, le poisson, et *piscina*, le bassin où vivent des poissons, devenu par la suite la « piscine » baptismale, où renaît le baptisé, petit poisson à l'image du Christ-Ichthus. Ce lien symbolique a perduré dans la décoration des baptistères, notamment en Afrique du Nord, où des poissons étaient fréquemment représentés.

## LE POISSON, SYMBOLE EUCHARISTIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ chrétienne, le poisson a encore servi à signifier l'eucharistie et le sacrifice du Christ. Il se trouve alors associé au pain eucharistique. Paulin de Nole désigne ainsi le Christ comme le « véritable pain et poisson de l'eau vive » (*Lettre 13, 11*). Dans l'iconographie paléochrétienne, le poisson se trouve de même fréquemment associé à la multiplication des pains voire au récit des noces de Cana.



Mosaïque de l'église de Tabgha, Israël (IV<sup>e</sup> siècle)



Crypte de Lucine, catacombe de saint Calixte, Rome

Mosaïque de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, Ravenne (VI<sup>e</sup> siècle)



C'est sans doute le récit d'apparition du Christ en *Jean 21* qui a le plus contribué à donner au poisson sa signification eucharistique : après sa résurrection, Jésus fait partager un repas à sept de ses disciples qui pêchaient au bord du lac de Tibériade ; ce repas est composé d'un poisson posé sur des charbons allumés sur la plage et d'un pain. Le poisson devient dès lors symbole du repas eucharistique, où il figure fréquemment à côté du pain. Augustin est le premier à avoir clairement affirmé que le poisson mangé s'identifie au Christ :

« Tels furent les mets dont se composa le repas donné par le Sauveur à ses sept disciples : le poisson qu'ils avaient vu sur les charbons ardents, et auquel ils avaient ajouté quelques-uns de ceux qu'ils venaient de prendre ; puis le pain que, suivant le récit évangélique, ils avaient aussi aperçu. Le poisson grillé, c'est le Christ qui a souffert ; il est encore le pain descendu du ciel. C'est à lui que s'incorpore l'Église pour participer à la vie éternelle » (*Traité 123 sur l'Évangile de Jean*).

À sa suite, Pierre Chrysologue reprend l'image :

« Le Christ était également un poisson pris du lit de la rivière du Jourdain, déposé sur les charbons des souffrances, qui, après la résurrection, a procuré aux siens, c'est-à-dire à ses disciples, la nourriture qui donne vie » (*Sermon 55*).

De même Quodvultdeus :

« C'est ce Poisson qui s'est donné lui-même en nourriture à ses disciples sur le rivage du lac (*Jn 21, 13*) et qui s'est offert au monde entier. [...] Voilà le Poisson, cuit dans sa Passion, qui nous fournit chaque jour le remède de ses entrailles pour nous illuminer et nous alimenter » (*Livre des promesses 2, 39, 90*).

À Ravenne, une mosaïque offre une « Cène aux poissons », où deux poissons ont pris la place centrale.



Mosaïque de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf, Ravenne (VI<sup>e</sup> siècle)



Épitaphe d'Aberkios, trouvée à Hiérapolis (Asie Mineure, env. 200)

Et sur l'épitaphe de l'évêque de Hiérapolis Aberkios (début du III<sup>e</sup> siècle), on peut lire ce témoignage :

« ... Partout, la foi me précédait. Partout elle m'a servi en nourriture un poisson (*ichthus*) de source, très grand et très pur, pêché par une vierge pure [la Vierge ? l'Église ?]. Et la Foi le donnait sans cesse à manger aux amis ; elle possédait aussi un vin délicieux qu'elle donnait, coupé, avec le pain... »

On trouve encore, dans les peintures des catacombes ou sur les sarcophages paléochrétiens, des représentations de scènes de banquets, où des convives prennent place autour d'une table garnie de pains, de vin et d'un ou plusieurs poissons. Une telle scène évoque les banquets funéraires, figures du banquet céleste de Dieu avec les élus.



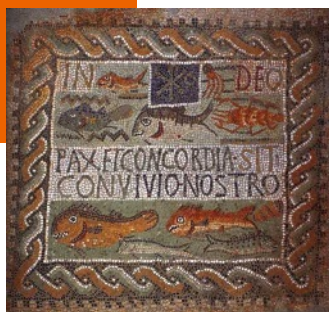
Catacombes de saints Marcellin et Pierre

Fragment d'un couvercle de sarcophage chrétien de la fin du III<sup>e</sup> siècle (musée Pio Cristiano)



Ce banquet funéraire (*convivium*) était à l'origine lié à la mort ou à l'anniversaire des défunts, et spécialement des martyrs ; il était également appelé *refrigerium* (rafraîchissement, repos, consolation). Il en est venu à symboliser l'espérance dans le bonheur éternel auprès de Dieu et du Christ dans le Paradis, bonheur vu comme la participation au banquet des noces de l'Agneau, selon la promesse de Jésus à ses disciples : « Je vous dis que beaucoup viendront du levant et du couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux » (*Matthieu* 8, 11). Le menu de ces banquets se composait de pain, de poisson, parfois de lait et de boissons, eau et vin. Pour pratiquer ce rite, on construisit de petits édifices dans les cimetières ou près des hypogées des martyrs.

Ce rite tient peut-être son origine du judaïsme, où le poisson était un symbole messianique et eschatologique. La veille du sabbat, le vendredi soir, était préparé un repas, la *cena pura*, dont la nourriture spécifique était précisément le poisson. C'est peut-être ce « repas au poisson » qui fut à l'origine des banquets chrétiens où le poisson tenait une place importante<sup>3</sup>. De tels banquets funéraires sont particulièrement attestés en Afrique du Nord ; ainsi, à Tipasa (Algérie), on trouve une *mensa* (table de repas funéraires), décorée de poissons et ornée de l'inscription : « Dans le Christ Dieu, que la paix et la concorde accompagnent notre banquet. »



Mosaïque, basilique majeure de Tipasa (Algérie)

<sup>3</sup>Voir Cyrille VOGEL, « Le repas sacré au poisson chez les chrétiens », *Revue des Sciences Religieuses*, 40/1, 1966, p. 1-26.

## CONCLUSION

COMME ce rapide parcours l'a donné à voir, le poisson est, dans le christianisme ancien, un symbole riche et multiforme. D'abord signe crypté entre chrétiens initiés pendant les persécutions, il a ensuite perdu sa raison d'être, mais est resté comme symbole du christianisme, ou plus exactement du Christ et des chrétiens. Il livre une véritable catéchèse présentant tous les articles fondamentaux de la foi (le salut, le baptême, l'eucharistie, le banquet du royaume des cieux).

Le poisson est cependant resté d'actualité dans notre monde marqué par la culture judéo-chrétienne. On le trouve d'une part comme signe d'appartenance au christianisme, notamment sur les voitures ou en porte-clés, pendentifs... Il est encore lié, pour beaucoup, au repas du vendredi. La raison généralement invoquée en est que le poisson serait une nourriture frugale, contrairement à la viande. Il semble toutefois que cet usage ne saurait s'expliquer pour des raisons d'ascèse, le poisson passant plutôt dans l'Antiquité pour un mets délicat et luxueux ; dès lors, on peut formuler l'hypothèse que l'usage du poisson le vendredi, chez les chrétiens, pourrait être la continuité de la *cena pura* juive ; à moins qu'il ne soit un souvenir des repas funéraires des premiers chrétiens, ou encore qu'il évoque le repas que le Ressuscité a partagé avec ses apôtres<sup>4</sup>. Le choix du poisson s'expliquerait alors plutôt par son caractère eschatologique et messianique. C'est dire en tout cas si le symbole paléochrétien du poisson continue de marquer nos mentalités, même si ses significations premières échappent bien souvent à notre conscience.



<sup>4</sup>Voir ainsi Eznik DE KOLB (théologien arménien du V<sup>e</sup> siècle), *Contre les sectes* 4, 12 : « Le Christ a mangé à sa résurrection du poisson et non de la viande, c'est pourquoi nous aussi nous mangeons du poisson et non de la viande. »